

## Laval théologique et philosophique



Jacqueline LÉVI-VALENSI, dir., *Albert Camus et le mensonge*. Paris, Éditions de la Bibliothèque publique d'information du Centre Pompidou (coll. « En actes »), 2004, 262 p.

Yves Laberge

Volume 63, numéro 2, juin 2007

Théologie politique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/016800ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/016800ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laberge, Y. (2007). Compte rendu de [Jacqueline LÉVI-VALENSI, dir., *Albert Camus et le mensonge*. Paris, Éditions de la Bibliothèque publique d'information du Centre Pompidou (coll. « En actes »), 2004, 262 p.] *Laval théologique et philosophique*, 63(2), 426–427. <https://doi.org/10.7202/016800ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

é  
rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

pécheur à se convertir. Il traite du culte authentique, parle des relations familiales, de l'amitié, de la maladie et de la mort.

La Sagesse de Salomon, que la tradition latine appelle aussi « Livre de la Sagesse », a été écrite directement en grec. L'auteur est inconnu. Sous différentes formes, l'écrivain énonce le principe général suivant : la création est au service du Créateur. L'être humain a été créé en vue de l'incorruptibilité. C'est la Sagesse qui a guidé et sauvé les Hébreux dans leur traversée du désert. Ainsi donc, la main de Dieu sauve le cosmos et l'homme qui l'habite.

L'A. termine son ouvrage par une conclusion générale fort intéressante. Quelques thèmes fort importants y sont soulevés : monde sémitique et hellénisme, l'universel et le particulier, la foi des sages, création et histoire, vie morale et rétribution. En terminant, l'A. interroge le lecteur : et qui est la Sagesse ? Essentiellement spirituelle, habitée par l'Esprit du Seigneur, pénétrant jusqu'au plus intime du réel, sans rien perdre de sa pureté et ne visant que le bien, la Sagesse a Dieu comme souffle. Elle fait les amis de Dieu, anime l'univers, lance les prophètes. Bref, la Sagesse ne peut être que reçue. C'est pourquoi, il faut la demander au Seigneur dans la prière.

Nestor TURCOTTE  
Matane, Québec

Jacqueline LÉVI-VALENSI, dir., **Albert Camus et le mensonge**. Paris, Éditions de la Bibliothèque publique d'information du Centre Pompidou (coll. « En actes »), 2004, 262 p.

Cet ouvrage collectif consacré à l'écrivain Albert Camus (1913-1960) reprend les actes du colloque international organisé par la Bibliothèque publique d'information au Centre Pompidou, les 29 et 30 novembre 2002, au foyer-petite salle du Musée Beaubourg, à Paris. Une quinzaine d'interventions d'enseignants, écrivains, journalistes, philosophes, ont tenté de comprendre et de décrire la place du mensonge (et par conséquent de la vérité) dans l'œuvre de Camus. Malheureusement, l'instigatrice de cet événement, Jacqueline Lévi-Valensi (1932-2004), née Rosenblum, qui était professeur émérite à l'Université de Picardie Jules Verne, n'a pas pu voir le résultat final.

Beaucoup de ces contributions nous font découvrir des aspects méconnus des écrits de Camus, en axant spécifiquement leurs corpus sur des œuvres non romanesques : essais, articles, chroniques, correspondance du grand écrivain. En ce sens, j'estime que ce livre très dense instruira même les connaisseurs de Camus. En outre, certains textes se distinguent par leur originalité. Ainsi, Catherine Dana étudie une œuvre relativement peu commentée, le roman posthume (et inachevé) *Le premier homme*, paru 44 ans après le décès de Camus, qui déclarait vouloir en faire « un roman direct » (p. 87). Pour sa part, le philosophe François Noudelmann, soutient que Camus rejette « l'uniformité de la communauté et il pense la politique plutôt en termes de coopérative, d'association, et non de nation » (p. 205). Noudelmann poursuit en affirmant que : « Pour Camus, le discours de l'histoire est mensonger, idéologique, ce qui signifie dans son vocabulaire idéologique qu'il relève de la propagande et du masque de la vérité » (*ibid.*). En revanche, quelques textes sont ratés et leur lecture reste pénible, comme ce long soliloque de Dolorès Lyotart : « Le démenti de l'art » (p. 173).

Le dernier texte de cet ouvrage inégal est une transcription d'un débat. En conclusion, le philosophe Alain Finkielkraut reprend un argument déjà amorcé dans les textes de Samantha Novello (p. 129) et de Denis Salas (p. 160), à savoir que Camus aurait au fond été confronté à deux formes opposées de nihilisme : celui du « tout est permis », contre celui du « tout est possible » (p. 236). Une bibliographie se trouve en fin de volume, mais il y manque un index des noms. On comprendra

que le livre *Albert Camus et le mensonge* ne s'adresse pas aux étudiants, mais plutôt aux universitaires ou aux philosophes spécialistes de l'analyse littéraire.

Yves LABERGE

*Institut québécois des hautes études internationales, Québec*

Jean-Michel MALDAMÉ, **Science et foi en quête d'unité. Discours scientifiques et discours théologiques**. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Théologies »), 2003, 358 p.

Jean-Michel Maldamé, dominicain, est spécialisé dans l'étude des relations entre culture scientifique et culture théologique. Il a une formation scientifique universitaire (mathématiques), philosophique (philosophie des sciences) et théologique. Il enseigne à l'Institut catholique de Toulouse dans les facultés de théologie et de philosophie. Il est aussi membre de l'Académie pontificale des sciences et il a écrit de nombreux ouvrages.

Ce livre, d'une qualité exceptionnelle, s'inscrit dans la détermination de l'Église catholique de s'engager dans une nouvelle approche entre « science et foi ». Cet ouvrage n'oppose pas frontalement « science et foi », mais met en relation « discours scientifiques et discours théologiques ».

L'ouvrage est divisé en trois grandes parties. La première traite des héritages et des fondements pour un dialogue entre les savoirs. Au terme de profondes réflexions anthropologiques sur la science, la foi et la religion, il apparaît à l'A. que la culture est une manière dynamique de lier des éléments différents, pour accéder ensuite à l'unité qui est une nécessité de la vie humaine. Cette unité, pour l'A., se fonde sur certaines exigences : vérité, effectivité, objectivité et transcendance de l'homme. Ce désir d'unité dans l'homme porte aussi le nom de Sagesse.

Une telle exigence préside au fondement de la pensée et de la culture qui s'est développée et propagée en Occident. Cette Sagesse est implicite dans la culture ambiante. Et à la racine de cette exigence, on reconnaît la valeur de la raison. C'est pourquoi, selon l'A., s'il y a une rencontre possible entre les démarches du scientifique et du croyant, ce ne peut être que dans une commune estime de la raison. Ce critère, selon l'A. est décisif et il suppose, pour être mis en œuvre, que ni le scientifique, ni le théologien, ne peut prétendre que sa méthode a le monopole de l'usage de la raison.

La foi chrétienne est aussi source de sagesse. Enracinée dans la Révélation, elle cherche l'unité dans la référence à l'action de Dieu. Mais cette sagesse n'est pas autosuffisante. Elle accueille les données de la science, dans un dialogue dont les fondements sont présentés dans l'Écriture sous la figure exemplaire de Salomon.

La deuxième partie de l'ouvrage s'intéresse particulièrement aux questions liées à la modernité et à la lecture de la Bible renouvelée par la science, tout particulièrement la question théologique posée par les découvertes de Galilée. Un jeu de mots repris par l'illustre scientifique résume le débat : « [...] la science apprend comment va le ciel et non comment on va au ciel ! »

Les nouvelles découvertes de la science moderne permettent de déterminer que le sens obvie des Écritures ne se trouve plus dans le concordisme, mais qu'une autre voie permet d'étudier le texte biblique en utilisant ce qu'on appelle la « méthode historique ». La théologie reconnaît aujourd'hui que si Dieu est bien l'auteur principal des Écritures, il n'a pas utilisé l'auteur biblique comme un instrument passif, inanimé, inerte. Dieu a utilisé l'écrivain en respectant sa personnalité et donc, la Bible n'est pas un livre scientifique ni un livre homogène. Le discours scientifique ne saurait se présenter comme définitif, car il y a toujours beaucoup à apprendre. *A fortiori*, la théologie doit rester disponible à une nouvelle lecture, à raison même de la suréminence de son objet.